

Caroline Regnaut

# L'individu indivisé

*extrait*

La création de l'individu indivisé  
L'Évangile du Christ

## L'alliance

L'Évangile

toiles & poèmes  
caroline regnaut

*Pour mieux faire apparaître la force révolutionnaire de cette nouvelle pensée, il faut rester sur le registre concret et en rien savant de la langue de Jésus, et la dépouiller du langage théologique associé à toute étude sur l'Évangile. Tout jargon repousse le lecteur et limite le sens.*

*En premier lieu supprimer toutes les majuscules, les capitales typographiques qui signifient, comme leur nom l'indique (de caput, la tête, le chef), la marque du pouvoir d'une idéologie dominatrice. Elles imposent en effet une surinformation dogmatique qui modifie le sens initial du texte.*

*Elles semblent inhérentes à la nature sacrée du discours (la majuscule signale le sacré), et pourtant, paradoxalement, le sacré apparaît plus nettement sans elles.*

**A** l'appel de Jésus répondent celui des malades qui demandent à être guéris et celui des scribes qui réclament un signe annonciateur. L'attitude des premiers pose la question de l'effet de la parole, sous la forme du miracle justifiant la puissance du langage, et l'attente des seconds celle de sa cause, à travers les prodiges témoignant de l'autorité de cette parole. Aux uns comme aux autres, il est répondu que l'alliance est un lien intérieur avec le verbe et non un marché avec une autorité divine. Cette alliance se réalise à travers les trois corps de l'homme : le corps terrestre, géographique (qui est la dimension analogique de l'homme) ; le corps physique (sa dimension morphologique) ; le corps mental (l'esprit, qui est la dimension étymologique). Par ces trois aspects, appelés aussi âme, corps et esprit, l'incarnation du Christ donne un nouveau statut au langage en précisant la nature de la pensée. Deux conceptions de la connaissance se font face dans l'Évangile, fondées sur le statut du langage.

### **Le corps géographique**

Bien que le récit des évangiles s'apparente à une monographie historique décrivant la vie et l'œuvre d'un héros, ce n'est pas la chronologie historique qui organise l'évolution du récit, mais la géographie. Une reconstitution datée des itinéraires de Jésus est impossible, car les trois évangiles synoptiques entremêlent les épisodes. La géographie tient un rôle majeur dans l'Évangile, en tant que toponymie (noms des lieux et des villes, au sens étymologique), cartographie (analogie du tracé) et topographie (morphologie des territoires).

Nazareth est la ville de l'enfance et de l'apprentissage, qui donne son nom à Jésus : « Il sera appelé Nazôréen » (Mt, 2, 23). Dès sa première apparition dans l'Évangile selon Marc, « Jésus vint de Nazareth en Galilée » pour se faire baptiser par Jean (Mc, 1, 9). Pourtant Bethléem est sa ville natale, qui est déterminante pour le croire prophète, car selon les écritures il doit être non de Galilée mais de Judée, de Béthléem (Jn, 7, 42). « De Nazareth (...) peut-il sortir quelque chose de bon ? » (Jn, 1, 46).

La première enveloppe qui constitue l'être est le lieu, la source géographique. L'homme naît d'un lieu, qui le détermine en tant que système de signes à la fois terrestres et symboliques (astrologiques). L'âme est géographique. Elle est le plus atavique, le plus rudimentaire des éléments de l'être. L'identité par la géographie – non « qui es-tu ? » mais « d'où es-tu ? » – est une approche archaïque de l'homme, envisagé non en tant qu'individu mais comme élément tribal d'un groupe territorial. Or la pensée symbolique remet en cause ce déterminisme, elle déracine l'homme pour éradiquer la pensée idéologique.

*Les mots font leur chemin tout seuls. Ils agissent en nous sans qu'on en ait conscience, ils nous forment, nous imposent leur forme (correcte ou médiocre) et nous transforment. C'est en cela qu'ils sont juges.*

*Mais si l'on ne comprend pas la puissance du langage, il ne peut trouver sa juste place à travers le corps, et se produisent toutes sortes de blocages, d'empêchements, d'entraves à la liberté.*

*La pensée se développe par le corps, à travers les activités physiques et les travaux manuels. Les paralysés et les infirmes soignés dans l'Évangile sont des gens empêchés de penser.*

« Si vraiment vous aviez de la foi, gros comme une graine de moutarde, vous diriez à ce sycomore : déracine-toi et va te planter dans la mer, et il vous obéirait. »

(Luc, 17, 6)

L'arbre maure (*arbori moro*) est le figuier-sycomore (*figus*), symbole de l'être appelé à faire mûrir ses fruits, que Jésus dessèche et élimine radicalement s'il ne répond pas à cet appel de la vie en lui (Mt, 21, 18-22). Si cet arbre déraciné est porté par la foi, comme celui sur lequel monte Zachée pour mieux voir Jésus dans la foule (Lc, 19, 14), il deviendra une barque flottant sur l'eau. La pensée symbolique déracine la représentation traditionnelle de l'arbre de la connaissance au profit du mouvement. Quand la vue de l'aveugle guéri par Jésus commence à s'éclaircir, il dit :

« J'aperçois les gens, je les vois comme des arbres mais ils marchent. »

(Marc, 8, 24)

En le renvoyant chez lui guéri, Jésus lui dit : « N'entre même pas dans le village » (Mc, 8, 26), car l'être éveillé est partout chez lui et n'appartient plus à un lieu.

Le lieu d'origine n'est pas une identité mais un point de départ qui trace un trajet sur la terre. Jésus pousse ses disciples au nomadisme, à la déterritorialisation. À celui qui veut le suivre, il répond :

« Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête. »

(Matthieu, 8, 20)

Tous les mouvements de déplacement, tous les lieux sont très précisément notés. La vie de Jésus se déroule en Palestine, qui comprend plusieurs provinces, dont la Galilée et la Judée, où se trouvent Bethléem, la ville de sa naissance, et Jérusalem, celle de sa mort. À sa naissance la famille s'exile en Égypte, puis revient et se fixe en Galilée, à Nazareth. Vers l'âge de trente ans, Jésus va jusqu'au désert de Judée se faire baptiser dans le Jourdain, puis il subit une première épreuve dans le désert, une autre à Jérusalem, et une troisième sur une très haute montagne. Ensuite il s'installe en Galilée, à Capharnaüm, au bord de la mer (le lac de Tibériade), et parcourt toute la région en enseignant dans les synagogues. Les foules affluant de toutes parts, il monte dans la montagne, puis se déplace de ville en village, avec ses disciples, entraînant des milliers de personnes qui l'écoutent parler et se font guérir. Arrivé dans la région nord de Césarée de Philippe, aux sources du Jourdain, il annonce à ses disciples sa mort prochaine et sa résurrection, et le répétera à deux reprises. Il se montre alors à eux sous un aspect de lumière (transfiguration). Puis il entreprend la montée vers Jérusalem, au sud, où il est arrêté et mis à mort.

*En vérité, nous ne sommes malades que de ne pas sentir le lien sacré au nom, d'être coupés de l'enfant en nous par les contraintes extérieures de la morale.*

*Toutes les idéologies qui chapeautent notre vie nous inculquent l'idée fausse que tout le monde est plus ou moins malade (pécheur, coupable), ce qui conforte le système de profit économique véritablement diabolique, à tous les niveaux.*

*Seule la révolution de la façon de penser peut supprimer en premier lieu l'idée même de guérison, qui est une fausse idée. On ne guérit pas d'une mauvaise façon de se penser, on la rectifie.*

Ce circuit forme un mouvement de retour du sud vers le nord et inversement, le long de l'axe du fleuve. Ce double sens symbolise les deux aspects de l'accès à la connaissance. L'appel intérieur entraîne un mouvement de retour vers la source du fleuve, difficile et solitaire car à contre-courant, débouchant sur les noces avec le sacré, qui illuminent l'être. Après la transfiguration (la renaissance au contact de la source), le mouvement s'inverse pour suivre le cours le plus rapide, comme les eaux lâchées d'un barrage, qui mène à l'accomplissement de la vocation personnelle énoncée à plusieurs reprises, de ce qui est écrit, par l'adéquation entre l'instrument et le verbe. Le destin de chacun est de changer les choses, avec une toute-puissance décuplée par la pleine conscience.

Chaque épisode est précisément localisé (l'onction à Béthanie, la prière de Gethsémani, etc.), comme s'il était important que tel fait ait lieu à tel endroit et non à tel autre. Or à l'inverse c'est sans aucune importance, ce n'est pas la localisation qui est ainsi soulignée, mais la délocalisation. La précision porte non pas sur le trajet en lui-même, mais sur l'entrée et la sortie d'une maison ou d'un village, le passage d'une rive à l'autre sur le lac (« Comme il sortait de Jéricho », Mt, 20, 29, « Parti de là, Jésus se rendit dans le territoire de Tyr », Mc, 7, 24, « il entra dans Capharnaüm », Lc, 7, 1, « Après cela Jésus passa sur l'autre rive de la mer de Galilée, dite encore de Tibériade », Jn, 6, 1). De cette notation des trajectoires se dégage une turbulence désordonnée, un effet de va-et-vient répétitif. Ces mouvements aléatoires ne dessinent aucun signe, leur sens est un non-déterminisme total. En brouillant l'ordre des lieux, les quatre évangiles créent un effet de démultiplication, de répétition, d'ubiquité, Jésus est partout en même temps, il effectue des guérisons et des miracles indifféremment dans toutes les villes.

En matière de territoire, Jésus ne semble pas avoir de stratégie de conquête guerrière. Pourtant, les villes sont des objectifs du développement de la pensée. Elles sont personnifiées et apostrophées directement :

« Malheureuse es-tu, Chorazin ! Malheureuse es-tu, Bethsaïda ! (...) Et toi, Capharnaüm, seras-tu élevée jusqu'au ciel ? Tu descendras jusqu'au séjour des morts ! »  
(Matthieu, 11, 21-23)

Le prophète des anciennes écritures en parle comme de personnages :

« Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es certes pas le plus petit des chefs-lieux de Juda : car c'est de toi que sortira le chef qui fera paître Israël, mon peuple. »  
(Matthieu, 2, 6)

*Les guérisons réalisent la restauration de l'enfant en l'homme. Les hommes sont mutilés de l'enfant qu'ils sont. Car l'enfant vit dans l'adulte, il ne doit pas être supprimé pour lui laisser place.*

*C'est cet enfant-là le grand ignoré, le sacrifié de l'histoire, bien plus profondément que la femme, tous sexes confondus.*

*Pire que l'oppression des femmes par les hommes, c'est la mutilation des enfants par les adultes qu'ils deviennent qui est terrible et dégradante, qui dénature l'humanité entière.*

La ville est comprise comme une cible à faire émerger dans le champ de la connaissance. La ville, *civitas*, symbolise ce qui est construit, structuré, élaboré par l'homme, le fruit ordonné de sa pensée, l'œuvre concrète. C'est l'ordre du monde non tel que donné par la nature et expliqué par les causes finales (la terre vue comme une création divine pour le bien et la protection de l'homme) mais tel que conçu par la pensée et expliqué par les causes intrinsèques (les créations artificielles sont l'expression du lien intérieur avec le langage). Chaque ville a une topologie signifiante, non aléatoire, à lire de façon symbolique en fonction des tracés qui relient les principaux bâtiments et leurs fonctions. C'est pourquoi Jérusalem doit être rasée et son temple anéanti, pour reconstruire la pensée à neuf.

Le cœur de la ville est son temple. Sitôt arrivé à Jérusalem, Jésus entre dans son temple (« Et il entra à Jérusalem dans le temple », Mc, 11, 11). Avant même de désigner un bâtiment, *templum* est le champ de vision particulier tracé dans l'espace par le bâton de l'augure. Le temple est le lieu géographique qu'un regard différent rend symbolique, il signifie directement la contemplation, la vision du sacré superposée au profane. Il représente une pensée non pas religieuse (Jésus chasse vigoureusement les marchands de religion hors du temple) mais essentiellement géographique. Le mot *templum* se traduit aussi bien par espace, région, domaine. La lettre T à elle seule symbolise à la fois le temple et la terre. Le temple, c'est le corpus, le corps géographique en tant que support de l'infiniment grand (le cosmos) et de l'infiniment petit.

Alors, s'étant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, et les brebis et les bœufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, renversa leurs tables ; et il dit aux marchands de colombes : « Ôtez tout cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon père une maison de trafic. » (...) Mais les Juifs prirent la parole : « Quel signe nous montreras-tu, pour agir de la sorte ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple et, en trois jours je le relèverai. » (...) Mais lui parlait du temple de son corps.

(Jean, 2, 15-21)

Les changeurs sont les idéologues qui font du sacré un produit de consommation, et les marchands de colombes sont ceux qui trafiquent, qui pervertissent la pensée en monnayant les bonnes conduites et les absolutions, les contritions et les promesses de paradis. Ce n'est pas l'âme qui est le temple sacré du saint esprit, mais le corps. Faire de son corps un temple – temple dans le temple, à proprement parler –, c'est faire table rase de toute religion (renverser les tables, *mensas subvertit*, inverser les pensées).

Le temple est le lieu de la pensée symbolique, qui s'étend à l'infini de l'horizon dans toutes les directions, qui comprend tout ce qui est appréhendable par la pensée, c'est-à-dire tout, l'absolu. L'homme

*Jésus guérit par le paradoxe, tel est le sens de ces paroles sur les heureux et les malheureux, suivi des propos sur l'amour à avoir pour ses ennemis. Il pousse à voir les choses autrement que ce qu'elles sont habituellement, par leur contraire. Il provoque, défie la rationalité en affirmant la vérité de la proposition inverse, il fait dérailler le sens.*

*Au lieu que médicalement à tout mal il faut appliquer un remède spécifique scientifiquement expérimenté, Jésus guérit par « une force » inexplicable, dite irrationnelle. D'une façon certaine, le rationnel dévie l'homme de sa nature, l'irrationnel rétablit l'équilibre.*

*En cela, on peut affirmer que la pensée symbolique est une pensée philosophique irrationnelle, qui s'affiche comme à la fois les deux : philosophique quoique irrationnelle.*

(*man*, en anglais), en tant que manifestation de la pensée (*mens*), doit émerger, renaître, tout comme la ville doit s'élever sur une hauteur (*mons*). La ville représente la construction mentale à faire émerger, la lumière.

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville (*civitas*) située sur une hauteur (*mons*) ne peut être cachée. »  
(Matthieu, 5, 14)

La montagne (*mons*) est à rapprocher de la pensée (*mens*), c'est presque le même mot. Ville sur la montagne (Jérusalem sur les monts de Judée) ou montagne dans la ville, chaque pays, chaque ville a sa montagne, son mont, qui joue le rôle révélateur d'une cible, qui montre (*monstrare*, montrer). L'image du monstre, être-cible qui montre (homme défiguré, animal dénaturé ou artificiel), associée à celle d'une ville est toujours l'expression d'une pensée symbolique (qui naît par le vide, un creux, ventre, grotte, quand ce n'est pas la ville elle-même qui porte un nom d'entrailles). La montagne sert à montrer : la transfiguration du Christ a lieu sur une haute montagne (Mt, 17, 1), elle est aussi le lieu de l'ultime rendez-vous donné par Jésus à ses disciples pour se montrer après sa résurrection (Mt, 28, 16).

Ainsi déplacer la montagne signifie changer la pensée pour réaliser l'impossible, en se fiant au pouvoir du mot (*granus*, le grain, évoque le signe, la lettre, *gramma*), par l'inversion et le renversement d'une seule lettre, le *n* de *hinc* :

« Car en vérité je vous le déclare, si un jour vous avez de la foi gros comme une graine de moutarde, vous direz à cette montagne (*mons*) : passe d'ici (*hinc*) là-bas (*huic*), et elle y passera. Rien ne vous sera impossible. »  
(Matthieu, 17, 20)

En contrepoint de la montagne se trouvent toujours le désert et la mer. La montagne donne la dimension topologique verticale, le désert l'horizontale et la mer la profondeur, troisième dimension, la quatrième dimension de la terre étant celle du symbole. Le désert désigne toute étendue plane, pas forcément de sable, le désert philosophique peut être une forêt (ce qui est le cas dans de nombreux contes). La mer désigne toute étendue d'eau (bassin, lac) envisagée à la fois comme profondeur et comme miroir (surface), dans les deux sens de l'inversion, retournement de la plongée et changement de latéralité.

Ces trois éléments constituent la topologie du théâtre comme représentation : la montagne est le fond de scène, le désert (plage de sable) est la scène, et la mer est la salle. D'abord assis sur la plage, pour se dégager de la foule Jésus monte sur une barque (Mt, 13, 1-2), de sorte que c'est de la mer qu'il s'adresse à la population rassemblée sur le rivage. Cette mer est une mer intérieure, le lac de

*L'ivraie a été semée par un ennemi du maître, parce qu'il faut intégrer l'adversaire dans son champ (ou bien, exclu, il reviendrait tout raser). La vérité n'exige pas que l'erreur trépasse, les contraires doivent coexister.*

*Cette parabole illustre la paix philosophique, contre la guerre idéologique. La philosophie n'a pas à discuter, à disputer, à convaincre ni à conquérir. Son but n'est pas la domination de la vérité sur l'erreur, ce qui est le prétexte des criminels.*

Tibériade, qui a donc la particularité d'être circulaire comme un théâtre. Tout théâtre est circulaire par nature. La symbolique de la scène théâtrale est inversée, par un effet de miroir aquatique, mais elle est entière, puisque la plage de sable est adossée à la montagne, qui forme le mur du fond, et associée à la nourriture (qui représente la dimension symbolique). C'est en effet sur sa barque qu'il parle à la foule des grains semés qui germent plus ou moins vite selon le sol où ils tombent (parabole du semeur, Mt, 13, 1-9) et qu'il la nourrit avec cinq pains et deux poissons (Mt, 14, 13-21). Le feu sur la plage pour faire cuire les aliments est présent en écho dans la scène finale de l'Évangile, lors du déjeuner de Jésus ressuscité avec ses disciples après une pêche miraculeuse (Jn, 21, 9-13). Le poisson remplace la viande dans l'Évangile, car celle-ci est toujours associée aux sacrifices animaux rituels, dont le Christ se démarque totalement. Il ne mange pas de viande (s'il s'en consomme tant encore aujourd'hui, c'est que nous vivons toujours dans ce conditionnement culturel archaïque). Sa nourriture est aquatique, l'eau étant symbole de la parole, au point que le mot *Ichtus* (poisson, en grec) est son idéogramme, mot formé par les initiales de l'expression *Jesu Kristos Theou Uios Sôter*, Jésus-Christ fils de dieu sauveur.

Jésus reproduira la multiplication des pains à une deuxième occasion, pour nourrir plusieurs milliers de personnes venues l'écouter dans le désert, puis il remontera sur sa barque et repartira sur la mer (Mt, 15, 32-39). Tout de suite après ce premier épisode, il s'isole dans la montagne pour prier, tandis que ses disciples restent dans la barque, à quelques centaines de mètres du rivage, et il les rejoint en marchant sur l'eau (Mt, 14, 22-33). Cela signifie que non seulement le discours est de nature symbolique, mais la personne même de Jésus. Du point de vue de la connaissance, en mettant le pied sur la surface de l'eau, qui constitue la limite avec la profondeur, il affirme que la limite (*limen*) est la condition première de la connaissance éveillée (la lumière, *lumen*), qui efface le doute. Sans limite pas d'intérieur ni d'extérieur, donc pas de retournement possible. La mer, miroir de la pensée, reflète la sérénité limpide, le doute par les vents, la révolution par la tempête. Il affirme aussi que penser autrement est une affaire de solitude profonde et de discipline physique assidue, car cet événement se produit à la fin d'une nuit entière à prier seul à l'écart. Du point de vue de l'être, la mer est le lieu de naissance de toute vie (Marie, dont le nom est proche de *mare*, la mer, est la mère de Jésus). Ne plus s'y enfoncer signifie qu'il est un être éveillé, qui a réalisé la sortie hors du moi, le renoncement à l'ego. N'étant plus d'aucun poids, il ne s'enfoncé pas. La fine barque devient alors la seule représentation du je, signe graphique du sourire, de l'oiseau en vol. Elle est vide d'ego, donc légère. Cela explique que Jésus dorme tranquille dans la barque tandis que la tempête sévit, et que, réveillé par ses disciples angoissés par la mort, il apaise les flots en leur

*L'homme n'est plus défini  
comme incarnation du  
mal collectif mais comme  
personnification singulière  
du verbe.*

*La rémission des péchés signifie  
que la religion ne peut plus  
avoir de prise sur l'individu.  
Par le Christ la religion  
est morte, et son dieu avec.*

*La dette infinie qui soumettait  
les hommes à la crainte de  
dieu est définitivement rendue.  
L'homme libre est né en tant  
qu'être de langage.*

proférant des menaces (Mt, 8, 23-27). Avoir pouvoir sur les choses, c'est d'abord supprimer ses angoisses.

La barque est rendue nécessaire par la pression de la foule qui, voulant toucher Jésus pour être guérie, risque de le piétiner (Mc, 3, 9-10). S'éloigner est l'unique moyen de ne pas être blessé par les autres et d'avoir une chance d'être mieux entendu. La solitude de l'homme éveillé s'approfondit en deux degrés : une première distance s'établit avec la pensée dominante, où il est encore accompagné par un groupe très restreint, et une seconde distance instaure la solitude totale de la pensée créatrice, qui se trouve au fond du corps.

### **Le corps physique**

La deuxième enveloppe de l'homme est son corps. Il est l'enjeu véritable de l'incarnation du Christ, qui concrétise l'importance de l'individu et celle du corps. La pensée est pensée du corps.

De même que la terre détermine l'identité de l'individu, le corps est le territoire de l'être. En lui et par lui s'exprime la pensée. À l'expir de la parole correspond l'inspir de la nourriture, par le même organe, la bouche. Le parallèle est précis entre ce qui est ingéré (les aliments) et ce qui sort de la bouche (les paroles) :

« Il n'y a rien d'extérieur à l'homme qui puisse le rendre impur en pénétrant en lui, mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur. »

(Marc, 7, 15)

L'Évangile est l'éloge du corps et de la nourriture. Les repas y tiennent une place significative. Non seulement les paraboles au sujet du grain (blé, moutarde, sel), du levain et d'autres aliments (raisins, figues, vin) sont nombreuses, mais les repas aussi. Symboliquement le corps se nourrit autant d'aliments que de langage, c'est une seule et même énergie qui participe à rendre l'être sain, c'est-à-dire saint. Être guéri de toute infirmité (cécité, paralysie, folie, hémorragie, hébétude, léthargie), c'est réaliser sa dimension symbolique.

Être sur terre un corps de chair et de sang constitue le privilège du fils de l'homme. Avoir soif (« J'ai soif », dit-il avant de mourir, Jn, 19, 28) et avoir faim (il mange même une fois ressuscité, pour montrer à ses disciples que son corps est bien réel, Lc, 24, 43) est un appel de la vie qui ravive la conscience d'être et concrétise la valeur biologique du langage.

L'attitude de Jésus en la matière s'affiche comme novatrice et ouvertement provocatrice par rapport à celle des anciens prophètes (dont Jean-Baptiste, notamment). Il ne pratique pas les rituels de purification (le lavage des mains avant le repas) ni de jeûne (le sabbat hebdomadaire).



*Le mal a besoin qu'on parle de lui, d'où le développement des supports (suppôts) de communication. Le mal se nourrit de la morale elle-même. Elle est une construction pour contenir le mal, et tout en luttant contre son expansion elle le masque et le justifie.*

*La morale est perverse par nature, elle impose de l'extérieur des comportements qui ne correspondent pas à une réalité intérieure, parce qu'elle part du postulat que la société est fondée sur le mal comme péché originel. Sans la notion de mal, la morale s'écroule.*

*Le mal n'est pas même à redéfinir, il n'est pas un concept philosophique. Pour la pensée symbolique, il n'existe pas en lui-même, il n'est au centre d'aucune problématique, il ne fonde pas la vision du monde. Le centre d'attraction de la connaissance éveillée n'est pas le mal mais la lumière.*

« Le fils de l'homme est venu, il mange, il boit, et l'on dit : voilà un glouton et un ivrogne. »  
(Matthieu, 11, 19)

L'Évangile de Marc insiste sur le fait qu'à cause de la pression des foules, Jésus est en danger d'être écrasé, il ne peut pas prendre un repas chez lui (Mc, 3, 20) et n'a « même pas le temps de manger » (Mc, 6, 30). Il se soucie de nourrir les foules qui le suivent trois jours durant, pas seulement de paroles mais il s'inquiète de les voir à jeun et près de défaillir. Lorsqu'il rappelle à la vie l'enfant morte, « il leur dit de donner à manger à la fillette » (Mc, 5, 43). Envoyant ses disciples sur les routes, il leur répète de manger dans la maison qui les accueillera (Lc, 10, 7-8).

« Ainsi vous mangerez et boirez à ma table dans mon royaume. »  
(Luc, 22, 30)

Il en va des choses matérielles comme des choses spirituelles, elles ne sont pas à négliger et elles passent par les mêmes exigences. Les mêmes processus mentaux sont à l'œuvre pour le développement du concret et de l'abstrait. C'est la crainte, la peur, l'angoisse, qui créent les obstacles entre l'appel du corps et sa réponse.

« Ne vous inquiétez donc pas, en disant : qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir ? Tout cela, les païens le recherchent sans répit. Il sait bien, votre père céleste, que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez d'abord le royaume et la justice de dieu, et tout cela vous sera donné par surcroît. »  
(Matthieu, 6, 31-33)

Pour faire cesser l'inquiétude du lendemain, qui donne prise à tous les pouvoirs extérieurs et donc est la cause de tous les détournements (les tentations du diable), l'homme doit trouver sa rectitude d'animal (appelée la justice de dieu) :

« Observez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier, et dieu les nourrit. Combien plus valez-vous que les oiseaux ! »  
(Luc, 12, 24)

Cette attitude juste est à l'opposé de l'attente de miracles. Quand Jésus subit ses épreuves, juste après son baptême, et qu'après quarante jours de jeûne dans le désert « il finit par avoir faim » (Mt, 4, 2), le diable lui apparaît et lui demande s'il est capable, s'il est le fils de dieu, de changer les pierres en pains, ou de se jeter du haut du temple de Jérusalem pour que dieu envoie ses anges amortir sa chute, ou d'adorer le diable pour avoir tout pouvoir sur tous les royaumes, il lui répond en refusant ces miracles (Mt, 4,4).

Dieu désigne donc autre chose qu'un manipulateur d'anges intervenant dans le sort des hommes. C'est par la parole intime que l'homme obtient la réponse à ses besoins, et non par l'invocation

*L'homme n'a absolument aucun droit mais seulement des devoirs, qui tous découlent d'un seul : le devoir de se respecter, c'est-à-dire d'écouter le lien intérieur avec le sacré pour être un instrument accordé.*

d'un dieu faiseur de miracles sous la menace d'un diable. En ayant ainsi toute puissance intérieure sur soi, il n'aspire pas à une hégémonie de pouvoir sur le monde. Bien ancré dans son axe d'homme-animal, dans ses dimensions géographiques (les trois tentations ont lieu dans le désert, dans la ville, et en haut d'une très haute montagne, horizontalité, centre, et verticalité formant la croix de l'ancrage de l'homme sur la terre), l'homme rend le diable impuissant en supprimant toute possibilité d'atteinte :

Ayant alors épuisé toute tentation possible, le diable s'écarta de lui jusqu'au moment fixé.

(Luc, 4, 13)

Pas de miracle, et pourtant Jésus réussit à deux reprises à nourrir la foule, la première fois cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, la seconde quatre mille hommes avec sept pains et quelques poissons. Mais il ne transforme pas des pierres en pains, ni ne fait apparaître des choses qui n'existent pas (des aliments ex nihilo), il fait trois gestes :

Et, ayant donné l'ordre aux foules de s'installer sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons et, levant son regard vers le ciel, il prononça la bénédiction ; puis, rompant les pains, il les donna aux disciples, et les disciples aux foules.

(Matthieu, 14, 19)

Lever les yeux au ciel (*aspiciens in caelum*) signifie s'ancrer dans le plan symbolique par un geste corporel, prononcer la bénédiction (*benedixit*) c'est articuler une parole efficiente, agissante, et rompre les pains (*fregit*) indique non pas la multiplication mais la division jusqu'à l'infiniment petit (en l'occurrence un pour mille), sachant que le plus petit est identique à l'élément d'origine. C'est la fractalisation (de *frangere, fregit, fractus*), qui caractérise le cristal. Ces trois gestes décrivent le processus d'accès à la multiplicité du virtuel. Il part du réel et aboutit au virtuel par le biais de la cristallisation (christallisation). Le Christ est identifié par cette fraction du pain, ses disciples ne reconnaissent pas Jésus ressuscité lorsqu'ils le rencontrent, jusqu'au moment où, à table, il rompt le pain (« comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain », *in fractione panis*, Lc, 24, 35). Le cristal est la pierre translucide de la lumière, présenté par le Christ sous une forme comestible, le sel, élément de conservation des aliments :

« Vous êtes le sel de la terre. (...) Vous êtes la lumière du monde. »

(Matthieu, 5, 13-14)

Facteur de goût savoureux, donc de désir, suscitant l'appétit de manger, de répondre à l'appel de la vie, le sel (*sal*) est un aliment. Nous sommes mangeables (« Ayez du sel en vous-mêmes », Mc, 9, 50).

« Je suis le pain vivant qui descend du ciel. (...) Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi,

*Pour l'homme en pleine conscience de sa puissance, la vie est envol de métamorphose en métamorphose, de chute en chute. Le mouvement de l'évolution de l'homme se fait toujours vers l'intérieur; c'est une involution et non une expansion.*

*Ainsi la chute, au lieu d'être négative, est positive. La perte d'équilibre est toujours un signe fondamental de transformation, entre la déstabilisation et la stabilisation il s'est subrepticement passé quelque chose, à notre insu.*

je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraie nourriture et mon sang vraie boisson. (...) Tel est le pain qui est descendu du ciel : il est bien différent de celui que vos pères ont mangé. »  
(Jean, 6, 51-58)

Le Christ se donne en nourriture vivifiante parce que symbolique. D'ailleurs à sa naissance sa mère le dépose dans une mangeoire (Lc, 2, 7). Celui qui mange en ayant conscience du langage qu'il incorpore par la nourriture décuple les effets bénéfiques de la transformation chimique. Ces effets se réalisent selon un processus informatif fractal, qui permet de renforcer la vie par l'infime et de la développer hors des proportions rationnellement connues. Telle est le sens de la chair et du sang du Christ, telle est la connaissance de l'homme éveillé qui dit « je suis », qui ne mange plus comme on le fait d'ordinaire en totale inconscience, et qui est mangé. En vérité nous sommes nourriture tout autant (tout récit d'ogres a pour sens de nous le faire savoir). Manger de la viande est comme se manger soi-même, en tant que mêmes chair et sang animaux. Ainsi peut se lire le texte : je suis nourriture vivante qui se réalise sur le plan de la pensée (« qui descend du ciel »), celui qui me mange est mon ami (mon un) de lumière que je ferai renaître en mourant, une telle nourriture symbolique (« vraie nourriture ») n'a rien à voir avec la pensée religieuse.

La philosophie est concrète (le pain, la chair), donc vivifiante, contrairement à la religion, qui traite de valeurs abstraites et néfastes. Voilà pourquoi les repas ont tant d'importance dans l'Évangile, et reviennent régulièrement, comme dans la vie quotidienne. La nourriture peut être définie comme un flux d'informations qui régénèrent les forces énergétiques, indissociablement double, à la fois aliments et paroles.

« J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. (...) Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »  
(Jean, 4, 32-34)

Faire la volonté de dieu signifie ici être en harmonie avec le lien du langage, devenir bon à manger. En s'offrant comme nourriture, le Christ réalise la pensée réversible, le vice versa philosophique, le sens inverse, le retournement. Je pense, je mange, j'aime deviennent des verbes intransitifs, absolus, sans complément d'objet, qui prennent un sens passif : je suis pensé, je suis mangé, je suis aimé. Telle est la définition de l'absolu, non plus dieu mais réversibilité. La voie de l'absolu est la voix passive. C'est pourquoi les premiers deviennent les derniers, et les invités qui s'octroient les meilleurs places à table risquent d'être délogés au profit d'une personne plus importante qui arrivera :

« Car tout homme qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé. »  
(Luc, 14, 11)

*On ne peut pas rester au bord  
de sa vie, il faut plonger.  
L'être éveillé est un plongeur  
de grand fond, plongée qui  
symbolise toujours non une  
fuite puérile vers une régression  
amniotique mais une recherche  
de haut vol, la quête du  
principe du chant à travers  
le grand silence.*

Ainsi le maître de maison fera mettre ses serviteurs à table pour les servir (Lc, 12, 37). De même, Jésus est le serviteur (« Or moi je suis au milieu de vous à la place de celui qui sert », Lc, 22, 27). La réversibilité supprime tout ordre imposé de l'extérieur. La façon dont je pense sera celle dont je serai pensé (la mesure, *mensura*, est une fonction de la pensée, *mens*) :

« La mesure dont vous vous servez servira de mesure pour vous et il vous sera donné plus encore. »  
(Mc, 4, 24)

La réversibilité – et non la réciprocité – remplace la morale religieuse. Ce n'est plus la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent, qui entraîne la chaîne sans fin de la vengeance, c'est une autre application de la logique du sens inverse :

« Et comme vous voulez que les hommes agissent envers vous, agissez de même envers eux. »  
(Luc, 6, 31)

Ainsi l'amour du prochain n'est pas un élan altruiste, mais son mobile est strictement égoïste. La philosophie n'a que faire des bons sentiments pour instaurer la paix. En partant de la conscience de soi, et non d'idées préconçues, l'attitude envers l'extérieur est juste et généreuse. Car si je fais du bien autour de moi, c'est parce que ça me fait plaisir en tout premier lieu de me sentir en harmonie, c'est un bien que je me fais à moi.

## Le corps mental

L'incarnation du Christ désigne l'incorporation de la pensée dans la chair humaine, ce qui fait de l'homme un animal de nature symbolique. À la fois matière (sens propre) et langage (sens figuré), sa nature s'interprète sur trois plans, l'âme, le corps et l'esprit. L'âme, *anima*, est le souffle, le principe vital, appelé en grec la psyché. Étant géographique, liée à la terre, elle est le principe féminin. Le corps correspond aux perceptions sensibles, aux cinq sens (*soma* en grec). L'esprit, *animus* (appelé aussi *spiritus* dans le vocabulaire religieux), correspond à la pensée, au *noûs* grec. La troisième enveloppe de l'être est son esprit. Autant l'âme est un vaste territoire aux contours flous, collectifs, dépassant la dimension de l'individu, et peu évolutif, autant l'esprit est sa plus petite dimension, intime, sa production personnelle (en tant qu'élément d'une pensée impersonnelle), la friche à cultiver.

L'idéologie a souvent confondu âme et esprit dans une opposition entre l'esprit et la matière, l'âme et le corps. Et pour résoudre cette antinomie, il a fallu l'intercession d'un troisième terme, l'esprit, le saint esprit divin. Celui-ci crée implicitement une séparation entre le messager (l'âme, le souffle vital) et le message (l'esprit, la pensée),

*Pour être souvent l'enfer,  
la parole est aussi le paradis  
(« Aujourd'hui tu seras  
avec moi dans le paradis »).  
Don et lien, elle crée le règne  
symbolique.*

*Le pardon n'est pas une  
obligation morale à laquelle  
se conformer, mais un  
jaillissement d'une puissance  
phénoménale, qui demande  
pourtant à être couvé avec  
patience sous les cendres du  
chagrin ou de la tristesse,  
dans le plus grand silence.  
La joie intérieure ne naît  
que du silence.*

qui ordonne une vision faussée de l'homme. Le lien du langage n'est pas celui entre contenant et contenu, support physique et représentations mentales, ou corps terrestre et corps céleste, mais entre le sujet et le projet, entre l'être et sa faculté de puissance.

C'est ce qu'illustre le baptême de Jésus. L'Évangile de Marc commence directement par lui, sans parler ni de sa filiation ni de sa naissance.

Or, en ces jours-là Jésus vint de Nazareth  
*Et factus est in diebus illis venit Iesus a Nazareth Galilaeae*  
et se fit baptiser par Jean dans le Jourdain.  
*et baptizatus est in Iordane ab Iohanne*  
À l'instant où il remontait de l'eau, il vit les cieux  
*et statim ascendens de aqua vidit apertos caelos*  
se déchirer et l'esprit, comme une colombe,  
*et spiritum tanquam columbam descendentem*  
descendre sur lui. Et des cieux vint une voix :  
*et manentem in ipso et vox facta est de caelis*  
« Tu es mon fils bien-aimé, il m'a plu de te choisir. »  
*tu es filius meus dilectus in te complacui.*  
(Marc, 1, 9-11)

L'image merveilleuse et démesurée des cieux qui s'ouvrent est à comprendre au second degré : le ciel, *caelum*, désigne les étoiles, c'est-à-dire les signes (*caelare* veut dire graver), l'écriture lisible sur la toile céleste (comme l'indiquent les mots *tela*, la toile, *stella*, l'étoile, et *stela*, la stèle, la pierre gravée). Cette signification est d'autant plus symbolique que le mot ciel est au pluriel (les cieux sont toujours les signes, le langage symbolique). Ainsi voit-il non pas les cieux s'ouvrir – ce qui ne veut concrètement rien dire – mais, au sens figuré, il voit les signes rendus évidents (*vidit apertos caelos*, du verbe *aperere*, mettre à découvert, montrer, expliquer). La vue et la compréhension de ces signes éveillent sa pensée et, plus, réalisent l'éveil de sa conscience par l'image concrète de la colombe. Ces signes pénètrent (descendent) en lui profondément et définitivement (et *manentem in ipso*, du verbe *manere*, demeurer) et se font voix intérieure (*in ipso et vox facta est de caelis*).

La colombe (*columba*), l'oiseau, est symbole de la nature de la pensée et de l'envol du chant – son territoire est la Colombie, paradis sur la terre, là où les Andes (nom de la ville natale de Virgile), axe dorsal du continent amérindien, se scinde en trois pour donner naissance à la féminité, le fleuve Magdalena, Madeleine). Le mot *columba* peut se lire *co-lumbus*, le mot *lumbus* signifiant les reins, et *limbus* la bordure, la frange. La pensée éveillée prend racine physiquement dans l'énergie des reins, à l'endroit de la ceinture représentant la limite entre le flux issu de la terre et celui venant du ciel, concrétisée par le diaphragme, fondement du chant, de la respiration profonde. C'est par le milieu du corps que la pensée trouve son épanouissement

*En réalité il n'y a pas plus de mère que de père pour la pensée symbolique, ni mère de dieu ni père tout-puissant, contrairement à la religion et à l'idéologie, qui développent un mode de relations entre les générations infantilisant et culpabilisant.*

complet, et par son alliance avec lui que l'être réalise son éveil. Le diaphragme se dit *phrenos* en grec, mot qui signifie la pensée (qui a donné schizophrène, celui qui est coupé en deux), la phrénologie étant l'étude des crânes (le Golgotha où est crucifié le Christ signifie crâne en hébreu). Le mot rein se dit en grec *nephros* (qui a donné néphrétique). Les deux mots *phrenos/nephros* insistent sur le siège physique symbolique de la pensée dans les reins, qui ouvre l'écoute de la voix intérieure qui parle à l'être quand il sait l'entendre (les reins ont la forme d'oreilles). Pour l'entendre, l'homme doit plonger en lui (entrer dans l'eau) et en sortir : au moment même où il en sort, c'est-à-dire où il quitte le niveau de l'eau représenté par les reins (dont la fonction est de la filtrer pour en traiter le sel), le langage prend un autre sens pour l'être éveillé, tout devient voix, tout parle en lui et pour lui. Il n'y a pas d'autre voie que cette voix intérieure. Ainsi les brebis du Christ :

Lorsqu'il les a toutes fait sortir, il marche à leur tête et elles le suivent parce qu'elles connaissent sa voix.  
(Jean, 10, 4)

Et que dit-elle, cette voix ? Tu es mon fils aimé, en toi je me suis complu (*tu es filius meus dilectus in te conplacui*, Mc, 1, 11). Autrement dit, l'homme plonge dans son être, puis sort de son ego, et fait de cette émergence un acte (*filius*, une œuvre) personnel (*meus*), fruit d'un projet, d'une projection, d'un choix (*dilectus*). Hors de l'ego, le sujet devient projet. Le projet était de faire émerger l'être éveillé : *in te*, en toi consistait mon projet, mon désir, mon appel. En disant cela, cette voix rend sain (*sanus*), donc saint (*sanctus*). Le saint esprit est la pensée éveillée dans l'être réalisé.

Le baptême a pour corollaire la transfiguration, puisque les disciples du Christ rayonnant de lumière entendent les mêmes mots :

Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les emmène à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Et voici que leur apparurent Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui. Intervenant, Pierre dit à Jésus : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je vais dresser ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, une pour Élie. » Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les recouvrit. Et voici que, de la nuée, une voix disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. Écoutez-le ! »  
(Matthieu, 17, 1-5)

Ces mots proviennent d'une nuée de lumière, *nubes lucida*, de la racine *nub, neb, nib*, qui a donné nuée, nébuleux, nimbes et noces (nuptial, de *nubere*, mettre le voile). Les limbes sont devenues des nimbes, auréoles de lumière qui entourent la tête des saints. À la plongée dans l'eau du baptême (*baptisma* signifie immersion) fait

*Nul ne peut échapper à l'épreuve de l'abandon.*

*La sensation d'abandon, de perte de soi, est une étape essentielle qui caractérise toutes les métamorphoses majeures. La mort en est une. La naissance aussi, dont la mort est un souvenir, une répétition. Ainsi que chaque renaissance, il en faut au moins deux, si ce n'est trois.*

*Pour que le geyser de la joie puisse jaillir des épreuves, il faut accepter d'être abandonné.*

écho l'élévation en haut de la montagne. Au lieu de la sensation de s'extraire, l'homme a alors l'impression d'être plongé dans un nuage de lumière. La transfiguration correspond à un second baptême, le premier est le passage du corps physique au corps mental, le second est celui du corps mental à la lumière, c'est-à-dire celui de la résurrection (appelée aussi la mort). Cette transfiguration préfigure la résurrection du Christ, qu'il vient d'annoncer à ses disciples six jours auparavant. À l'eau est associé le feu, l'assèchement représenté par la lumière.

« C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! C'est un baptême que j'ai à recevoir, et comme cela me pèse jusqu'à ce qu'il soit accompli ! »  
(Luc, 12, 49-50)

La transfiguration est une illumination, de même que le baptême, elle est le baptême inversé. Elle donne un autre sens au baptême que celui administré par Jean-Baptiste.

« Moi je vous baptise dans l'eau en vue de la conversion (...) ; lui il vous baptisera dans l'esprit saint et le feu. »  
(Matthieu, 3, 11)

Le mariage intérieur avec le féminin (la terre, l'humide, l'eau) est redoublé, transformé à un autre niveau par les noces entre deux états, entre deux corps, visible et invisible, entre deux règnes, animal et symbolique.

Sur le plan de la connaissance, la transfiguration indique que le corps mental est multiple et peut se démultiplier jusqu'à faire abstraction du corps physique. L'au-delà indiqué par le préfixe *trans* n'oppose pas matière et esprit mais matière et vide, pour voir entre les fils du tissage de la matière. C'est par le vide entre les atomes que l'on accède à l'autre face des choses. Pour passer au-delà il faut pénétrer par le milieu.

Mais lui, passant au milieu d'eux, alla son chemin (*ipse autem transiens per medium illorum ibat*).  
(Luc, 4, 30)

La transfiguration (*transfiguratio*, de *figura*, la forme, celle d'un visage comme celle d'un mot) défait le visage du vu pour trouver le dévisage, c'est-à-dire le dévissage de la pensée. Aller à travers le visage, à travers le visible. *Trans* indique un mouvement non d'un point à un autre mais le mouvement en lui-même, de même qu'en chant on ne chante pas les notes mais la ligne. Car la pensée est vitesse, comme la lumière.

La lumière symbolise la connaissance, le verbe :

Le verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme.  
(Jean, 1, 9)

*L'eau vive est l'éveil, la connaissance symbolique – la vie éternelle (éternel signifie hors du temps, symbolique) –, que l'on trouve en soi-même (vitam in semet ipso, Jn, 5, 26). « J'ai soif » signifie non pas « donnez-moi à boire », comme il demande la Samaritaine, mais, sur la croix : laissez-moi boire à vie éternelle, je retourne à ma source.*

*Le désir (et non l'absence de désir) est source de vie éternelle. L'absence de désir n'est jamais que désir d'absence de désir. Le désir n'est en rien un manque, il est la réponse pleine à l'appel qui est en nous, c'est l'écoute elle-même.*

Cette connaissance est accessible à chacun à l'image du Christ, puisqu'il dit d'abord « Vous êtes la lumière du monde » (Mt, 5, 14) pour dire ensuite :

« Je suis la lumière du monde (*lux mundi*). Celui qui vient à ma suite ne marchera pas dans les ténèbres ; il aura la lumière qui conduit à la vie (*luce[m] vitae*). »  
(Jean, 8, 12)

Cette phrase ne fournit pas une description du monde, elle ne dit pas qu'il est la lumière d'un monde de l'au-delà diffusée sur la terre, ni même régnant sur le ciel et la terre, elle ne fait pas référence à plusieurs mondes, à la représentation mythique des trois mondes, céleste, terrestre et infernal – il ne s'agit pas d'une cosmogonie, mais du monde réel concret des hommes, du quotidien. *Mundus* (d'où vient émondé) est aussi un adjectif qui signifie pur, propre. C'est le quotidien qui est à transfigurer, par la pensée symbolique. La pensée qui voit à travers les formes et les mots transforme le réel ténébreux en une vie lumineuse.

Ainsi le statut du langage est d'être non pas un instrument d'expression de la pensée mais la pensée elle-même. Il n'y a pas de pensée sans langage, et il n'y a pas non plus de vie sans langage (dans chaque cellule il y a langage, sous forme de code). Voilà pourquoi il est grave de méconnaître la nature du langage, du verbe en tant que lien biologique qui définit l'homme.

« Et si quelqu'un dit une parole contre le fils de l'homme, cela lui sera pardonné ; mais s'il parle contre l'esprit saint, cela ne lui sera pardonné ni en ce monde ni dans le monde à venir. »  
(Matthieu, 12, 32)

Ne pas comprendre qui nous sommes et nier le lien essentiel qui nous définit constitue un préjudice à la pensée quelle qu'elle soit, sous toutes ses formes, qui ne peut être effacé car il nous empêche d'être.

## **Le corps du Christ**

L'alliance n'est pas le lien entre l'esprit et le corps, mais entre l'être et le langage à l'intérieur d'un corps. Faire que le langage comme lien sacré qui définit l'homme devienne corps, tel est le sens de l'incorporation du verbe dont le Christ en personne est le symbole vivant.

L'incorporation du verbe se fait concrètement par l'absorption du pain et du vin, en tant que chair et sang du Christ. Ce que nous mangeons ce sont des symboles, des mots vivifiants et bénéfiques qui s'amalgament à nous, à notre substance.



*Après la tristesse de ce sentiment d'abandon, vient la joie de se laisser mener : je suis abandonné, alors je m'abandonne.*

*Au fond du chagrin comprendre que cela est écrit ainsi pour éprouver la confiance la plus grande, sans condition, qui est souple et docilité, appelée la soumission ou la foi.*

*Ce n'est pas un sentiment d'appartenance religieuse, mais la connaissance du lien vital qui nous relie au verbe par la pensée – nous sommes pensés.*

Pendant le repas, il prit du pain, et après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit, le leur donna et dit : « Prenez, ceci est mon corps. » Puis il prit une coupe, et après avoir rendu grâce, il la leur donna et ils en burent tous. Et il leur a dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance versé pour la multitude. En vérité je vous le déclare, jamais plus je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de dieu. »

(Marc, 14, 22-25)

Se demander si le pain et le vin de la cène sont réellement devenus de la même substance que la chair et le sang du Christ ou bien s'il s'agit d'un symbole, c'est poser la question de la nature du langage et de la fonction du symbole. La réponse traditionnelle reste à l'extérieur des choses pour en juger – scientifiquement le réel est objectif, identifiable, mesurable. Vue de l'intérieur, les objets ne sont plus des objets au sens objectif du terme, ils deviennent autre chose. C'est la fonction des symboles, précisément, de transformer les objets en autre chose, par le triple vecteur analogique, morphologique et étymologique. La pensée symbolique crée réellement une réalité différente. Le symbole y joue le rôle d'un outil qui permet de passer les mondes (visible et invisible).

Lorsque le Christ dit en rompant le pain pour le donner : « Ceci est mon corps », il donne au mot corps une autre dimension. D'ailleurs le mot est corps (*corpus meus*) et non chair, ce qui porte le sens sur l'idée de contenant et non sur la substance carnée. De plus, il redouble cette dimension symbolique du corps en disant : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance versé pour la multitude. » Le vin non plus n'est pas présenté comme une boisson alcoolisée, mais de façon abstraite, comme le fruit de la vigne. Il dit encore plus précisément :

« Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang versé pour vous. »

(Luc, 22, 20)

La nouvelle alliance, *novum testamentum*, est la nouvelle coupe (*calix*) : testa est le pot d'argile, qui désigne aussi la tête, le crâne. Écrit sur les plaquettes de terre cuite comme sur les plaquettes du sang, le testament est un texte qui témoigne du lien avec le sacré, comme toute écriture. À la fois contenu et contenant, il unit ce que la religion a scindé, le corps et la pensée.

Ainsi le corps du Christ offert à travers le pain et le vin (son corps dans notre corps) affirme la nécessité d'avoir un corps pour penser, la pure pensée n'existe pas. La pensée n'a pas d'autre lieu que le corps. Le *corpus* est aussi corpus de textes, c'est-à-dire matériau de la pensée, matière. La nature de la pensée est corporelle, la pensée est toujours liée à un corpus. C'est par le corps qu'on peut la saisir, non

*L'enthousiasme est le feu sacré,  
le feu intérieur qui émane de  
chaque acte ou parole, lorsqu'il  
est le résultat d'une posture  
ajustée à notre plus petite  
dimension.*

*Non pas débordement mais  
haute dilution, incandescence,  
non pas divagation mais  
focalisation, intensité de la  
présence.*

en faisant abstraction du corps mais au contraire en s'y enfonçant, en plongeant au centre. La ligne de fuite de la pensée symbolique est toujours une fuite vers l'intérieur, on ne sort pas de son corps, au contraire on l'habite comme un animal jusqu'à devenir homme comme jamais. C'est dans l'apprivoisement du corps que s'ancre le chant.

La maison n'est plus à l'extérieur de soi mais à l'intérieur (temple dans le temple). Nous sommes la maison (*domus*) tout autant que le maître de maison (*dominus*) quand nous prenons conscience d'habiter notre corps comme un habit, notre corps devenant entièrement un tissage de la pensée. À partir de cet ancrage corporel, la pensée n'a pas de limites, pas de cages, pas de murs. Ainsi le chanteur est nomade en puissance, il est chez lui partout, il porte en lui sa propre ressource et son refuge.

« Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le  
fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête. »  
(Matthieu, 8, 20)

La démarche symbolique n'est pas l'évangélisation, conquête extérieure sur les autres, mais l'évangilisation, incorporation individuelle. Le mot évangile signifie la bonne nouvelle, de *ev*, issu du grec *eu*, qui signifie bon, et qui s'apparente à éveil (*evigilare*, s'éveiller), et de *gil*, *gel*, la racine du mot *angelus*, l'ange, le messenger, Hermès. Hermès est appelé l'évangile, le messenger de la bonne nouvelle. Évangiliser, c'est devenir *gil*, se faire soi-même porteur d'une parole différente, c'est-à-dire se transformer, devenir homme-animal, se laisser travailler intimement pour faire advenir le Christ en soi. Cette alliance nouvelle qu'incarne le Christ est une nouvelle voix à trouver. Le moyen de l'atteindre n'est pas une révélation soudaine venue de l'extérieur, mais un travail mental et corporel petit et assidu.

Manger le corps du Christ n'a de sens que parce que ce corps ressuscite intact, sous une autre forme (ce n'est pas le même corps, Jésus n'est plus reconnaissable), sans aucune trace de blessures, donc sur le plan symbolique. Quand Jésus montre à ses disciples ses mains et ses pieds, cela ne signifie pas forcément qu'ils soient blessés, cela peut montrer qu'il n'a rien. Ses disciples ne reconnaissent pas Jésus avant qu'il ait rompu le pain, il n'a donc aucun stigmatisme de ses blessures (Lc, 24, 30-40). Celles que veut toucher Thomas pour s'assurer qu'il est bien ressuscité n'existent pas. En réalité Thomas ne voit ni ne touche de blessures, à bien lire le texte.

Cependant Thomas, l'un des douze, celui qu'on appelle Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le seigneur ! » Mais il leur répondit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'enfonce pas mon doigt à la place des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté, je ne croirai pas ! »

*Aussi, quand la pensée symbolique aura émergé, le fils de l'homme séparera les brebis des chèvres (Mt, 25, 32), c'est-à-dire qu'il y aura forcément, du point de vue du discours, une distinction entre les hommes qui ont entendu l'appel en eux et ceux qui n'ont pas conscience de ce qu'est être un homme, qui n'ont pas entendu l'appel du langage, qui demande à être utilisé avec respect et dans toutes ses dimensions créatrices.*

*Tel est le sens symbolique du jugement dernier avec son châtement éternel et sa vie éternelle, rien d'aussi terrible que l'a présenté la religion.*

*D'ailleurs la chèvre, qui n'a pas entendu (par opposition aux brebis éveillées), est l'animal mythologique (Amalthée) qui a nourri Zeus en personne. La religion est fille de l'ignorance et de l'inconscience.*

Or huit jours plus tard, les disciples étaient à nouveau réunis dans la maison et Thomas était avec eux. Jésus vint, toutes portes verrouillées, il se tint au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous. » Ensuite il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi. » Thomas lui répondit : « Mon seigneur et mon dieu. » Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu as cru : bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »  
(Jean, 20, 24-29)

Thomas ne voit pas de blessures, il voit Jésus, au sens fort du verbe : sa nature symbolique lui apparaît évidente. Voir, *videre*, de la racine *vid*, savoir (qui a donné *veda*, la connaissance hindoue), signifie pénétrer, une vision de type clairvoyance, car il voit doublement, une fois les mains, l'autre le thorax. Il porte cette clairvoyance dans son nom, Didyme signifiant double, jumeau (comme la gémeillère Dido, qui signifie donner deux fois) : il y a deux Thomas. Jésus lui propose de toucher ses blessures inexistantes sans qu'il lui ait demandé, mais pour répondre à ses pensées exprimées huit jours auparavant. C'est cette incroyable coïncidence avec ses aspirations profondes (son doute n'étant que l'expression exacerbée de son désir) qui convainc Thomas de la puissance du verbe, de sa propre parole dite.

Le processus de résurrection s'effectue par immersion dans la terre. Le voyage au centre de la terre (dans les enfers mythiques, la science-fiction ou les mines sidérurgiques) signifie toujours une plongée dans la pensée elle-même.

Alors quelques scribes et pharisiens prirent la parole : « Maître, nous voudrions que tu nous fasses voir un signe. » Il leur répondit : « Génération mauvaise et adultère qui réclame un signe ! En fait de signe, il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. Car tout comme Jonas fut dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. Lors du jugement, les hommes de Ninive se lèveront avec cette génération et ils la condamneront, car ils se sont convertis à la prédication de Jonas ; eh bien ici il y a plus que Jonas. Lors du jugement, la reine du Midi se lèvera avec cette génération et elle la condamnera, car elle est venue du bout du monde pour écouter la sagesse de Salomon. Eh bien ici il y a plus que Salomon. »  
(Matthieu, 12, 38-42)

L'expression « cette génération », qui revient souvent, désigne les contemporains de Jésus en tant qu'hommes modelés par la pensée religieuse. Elle est mauvaise (la naissance de ces hommes est inachevée, la génération humaine n'est pas aboutie) et adultère (elle trahit le mariage intérieur avec le sacré). Ces hommes ne sont nés qu'une fois et pas deux, pas renés. Pour renaître, l'être doit plonger

*La vie éternelle, c'est la parole.*

en lui et effectuer son mariage intérieur avec le féminin (le ventre du monstre), la terre. Le tombeau de Jésus sera une grotte creusée dans le rocher, fermée par une pierre qu'on roule (Mt, 27, 60).

La figure de Jonas symbolise la renaissance après le séjour dans le ventre de la baleine. Celle du Christ va au-delà de celle de Jonas, car la pensée symbolique prend son sens à la fois sur le plan de l'être et sur celui de la connaissance : il y a plus que Jonas car il y a aussi Salomon, symbole de la connaissance, et vice versa il y a plus que Salomon car il y a aussi Jonas, symbole de l'être. Il y a donc plus qu'un signe, il y en a deux, ce qui fait de ce signe un symbole au lieu d'être un signal. Et il y a encore plus que Salomon, car ainsi le signe de Jonas devient le symbole de l'avènement de la pensée symbolique.

Le signe de Jonas est donc un symbole, non un signal, un prodige. La fonction du symbole n'est pas de signaler, de prévenir, d'annoncer, autrement dit de formater de l'extérieur une réalité imminente, mais de créer le réel symbolique. Il est le verbe créateur.

Le verbe créateur fait les miracles, tandis que dieu ou les dieux font les prodiges. Les miracles sont des événements autogénérés qu'on ne peut expliquer rationnellement et dont la fonction est de faire accéder au champ de la pensée symbolique. Les prodiges sont des événements parachutés de l'extérieur qui servent de support aux explications religieuses, de prétexte et de justificatif à la pensée magique. Ils font peur, ils suscitent l'effroi et la crainte de dieu, alors que les miracles sont bénéfiques et joyeux. C'est pourquoi Jésus insiste : il n'y aura pas de prodige autre que le signe de Jonas, qui n'en est pas un.

Poussant un profond soupir, Jésus dit : « Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe ? En vérité, je vous le déclare, il ne sera pas donné de signe à cette génération. » Et les quittant, il remonta dans la barque et il partit pour l'autre rive.

(Marc, 8, 12-13)

En revanche les signes qui sont des miracles, il n'en est pas avare :

« Si vous ne voyez signes et prodiges, vous ne croirez donc jamais ! »

(Jean, 4, 48)

Les signes accomplis par Jésus sont à proprement parler des miracles (du verbe *mirari*, s'étonner, qui a donné admirer). Ils sont le plus longuement exposés dans l'Évangile de Jean, qui souligne l'épisode final de la clairvoyance de Thomas par une conclusion faisant advenir la notion de livre personnel, au sujet de « bien d'autres signes qui ne sont pas consignés dans ce livre » (Jn, 20, 30). L'Évangile de Jean insiste sur les deux premiers : la transformation de l'eau en vin à Cana et, de retour à Cana, la guérison d'un enfant qui se meurt

(« Tel fut le second signe que Jésus accomplit lorsqu'il revint de Judée en Galilée », Jn, 4, 54). Le miracle est donc une transformation symbolique, à la fois sur le plan de la connaissance (le vin) et de l'être (l'enfant). Le changement de la pensée passe par la restauration de l'esprit d'enfance. De même que l'esprit-de-vin s'obtient par distillation du vin afin d'en obtenir la substance, l'esprit d'enfance est le substrat alchimique de l'être.